

## **Le chemin – critique d’un certain mode de vie de nos Bergamasques –**

Il lui fallait une fois l’an au moins aller voir les sources. Celles-ci situées à mi-côte de la grande colline sur laquelle sont les deux hameaux, sur le versant nord-ouest de celle-ci, un endroit totalement déserté aujourd’hui, là où la forêt reprend peu à peu sa place sur ce qui étaient d’anciens pâturages, du bas en haut de cette énorme pente.

Le chemin commence droit en dessous de la zone de champs, sous les sept terrasses de l’ancienne famille Pelac. Vous faites moins de 100 mètres, et déjà vous êtes dans la pente précitée. Dès lors la petite sente, aura des contours, des plats puis à nouveau de la descente, avec même, plutôt dans le bas, une remontée rapide pour retrouver une déclivité de même genre, le tout pour éviter un gros rocher que l’on n’aurait su éviter d’autre manière.



Le chemin commence au pied des terrasses.

C’est un joli chemin, encore qu’il faille regarder où l’on met les pieds, à cause des cailloux, des trous dus à l’érosion, et cette pente très rapide que vous avez à votre gauche à la descente. Ces mêmes cailloux qui sont descendus de la montagne, qu’en faites-vous ? Malheureusement la solution la plus logique est

de les chasser du chemin d'un coup de pieds afin de les faire rouler le long de la pente, en espérant que personne qui fréquenterait des chemins sous-jacents ne les reçoivent sur la tête. Mais l'endroit n'étant pas très fréquenté, le risque d'un tel accident est mince. Et puis les cailloux qui roulent sur les feuilles, cela s'entend. Belle excuse !



Un environnement très sauvage à deux pas du hameau. A droite, le Coren.

Vous êtes en forêt, avec beaucoup de houx qui ont trouvé ici un refuge à leur convenance. Ils sont strictement protégés. Quelques fayards, ils ont eu le temps de prendre des proportions importantes – on coupe moins de bois pour le feu – et surtout des charmilles. Ils poussent souvent obliques et tordus, l'une des principales essences de la région.

Mais vous n'avez pas commencé en fait votre promenade que vous êtes déjà déçu. En effet, les natifs, pour lesquels le mot écologie n'existe pas, ont servi les bords du chemin pour déposer surtout leur restant de tuiles. Là-bas, au village, ils ne savent qu'en faire. Ici, c'est proche, et ils pensent que des débarras de ce genre ne gêneront personne. Que si, nous autres d'une mentalité différentes. Mais il y a pire, où fallait-il mettre les déchets qu'une vie ordinaire secrète ? Le ramassage des ordures et des détritrus de tous genres n'existait pas. Revoilà l'idée d'utiliser les abords de ce chemin pour y déposer ce qui gêne à la maison, croyant que les feuilles et le temps cacheront leur malheureux dépôt. Erreur, les mêmes puristes

que tout à l'heure sauront se scandaliser, et à juste raison, de cette pratique honteuse mais dont ils ont l'habitude et sans que cela ne les gêne moralement d'aucune manière. Ainsi en plus laissent-ils traîner partout des bouts de plastiques, restant de ficelle de cette matière en particulier. Ils s'en foutent absolument. La nature est grande qui recyclera le tout. Telle est leur mentalité à cet égard bien décevante.



Le houx borde le chemin en contre-bas. Il est protégé.

Le problème des déchets fut plus grave encore que cela. Chaque hameau trouva à faire des décharges à proximité, en particulier dans ces anciens canaux, qui étaient autrefois autant de rivières, où l'eau ne coule plus, toute prise par l'homme pour alimenter son réseau. Reste les canyons où précisément l'on allait jeter ses ordures où apparurent de plus en plus les sacs de plastique bleu que l'on ramenait des courses aux magasins du bas. Cette pratique créait des tas innombrables où vous trouviez tout et n'importe quoi. Le pire, c'est que les gros orages, dont les eaux reprenaient le lit de jadis, qu'ils avaient creusé en des milliers d'années autrefois, emportaient à chaque fois une part importante de cette triste marchandise pour l'emmener vers les bas où coule la rivière, cette dernière à son tour emportant ces déchets en aval où ils rejoignaient enfin le fleuve Brembo. Et

en fin de compte, on le devine, une bonne partie de ces détritrus filaient vers la mer.



De jolies fleurs dont nous ne connaissons pas seulement les noms ! N'est pas botaniste qui veut !

Telle était donc une situation qui ne préoccupait personne. De cette manière quand vous descendiez au village, au bas de la vallée, et que vous vous penchiez sur la rivière, vous voyiez dans les bords les traces de ces pratiques sacrilèges, avec en particulier ces sacs bleus que l'on vous donnait en magasin. Le tout heureusement mis à mal par un ramassage désormais régulier de vos déchets ménagers. Mais d'aucuns s'oublent encore parfois, et vous expédient un sac ici ou là en pleine nature où ce sera à vous de le prendre en charge, conscience écologique oblige. Difficile décidément de changer une mentalité de près de trois quarts de siècle, voire même de plus d'un siècle.

Non, ici, nos Bergamasques, ne furent jamais les champions de la propreté ainsi que nous autres la comprenons.



Au bord du chemin, une vieille écurie dénote qu'ici l'on élevait des vaches en été. Les pentes très raides semblent n'avoir jamais été un problème pour nos Bergamasques qui, de fait, ne savaient pas ce qu'était un plat !

Mais poursuivons sur notre chemin, et sachons malgré ces dérangements voir ces belles fleurs qui poussent toute la saison en bordure. Il y en a des blanches un peu fade, mais aussi au printemps des bleues d'une couleur éclatante. On n'en connaît pas les noms, sauf celui des chrysanthèmes quand c'est la saison. Leur odeur, là-bas en ces pentes où vous avez cheminé sans que vous n'ayez rencontré personne, est délicate tout en étant puissante. De telles fleurs poussent en plus grand nombre encore quand la forêt est plus ombreuse et plus profonde, et qu'en plus du parfum de ces fleurs magnifiques l'accompagne celui du sous-bois, fait de la terre et des feuilles mortes en lente décomposition. Doit peut-être y avoir des champignons par là. Mais cela n'est pas là notre affaire !

A mi-chemin, voici déjà une petite source. Elle rejoindra plus bas l'eau de celle que nous découvrirons tantôt. Ces points d'eau, celle-ci est d'une pureté incomparable, de l'autre côté de cette montagne elle donne la San Pellegrino connue dans le monde entier – ils nous volent notre eau pour l'expédier à New-York où elle sera monnayée dix dollars la bouteille si ce n'est plus ! – sont utiles

au monde animal de l'endroit. On cite toutes sortes d'espèces que l'on ne voit jamais, mais aussi des cerfs en nombre qui emprunteront le même chemin, pour monter au hameau et paître dans les champs. Au plein milieu de la nuit, nous en vîmes quelques-uns d'un balcon se nourrir à deux pas du hameau. La lumière des lampadaires permettait de les voir dans toute leur splendeur racées, alors qu'elle ne les gênait d'aucune manière. Quel spectacle !

On poursuit notre chemin pour arriver enfin, ou déjà, c'est selon, à la source principale. Ses eaux traversent le chemin, mais en un volume désormais misérable. Or on se souvient d'un temps où il y avait là une vraie petite rivière. C'était la dernière de la vallée restée libre. Elle faisait trop envie aux officiels chargés du ravitaillement en eau potable de la collectivité, pour qu'elle puisse subsister en l'état, on le savait. On ne pouvait donc que supposer qu'il ne lui restait plus beaucoup de temps à vivre pour goûter à sa pleine liberté. Ils vinrent donc un jour avec des machines, ils canalisèrent, ils construisirent des réservoirs, la rivière avait disparu. Ne restait plus que ce filet d'eau qu'ils daignèrent laisser, sans doute selon un règlement communal qu'ils devaient tout de même respecter.

Ainsi donc, dans la région, tout est canalisé. Et vous promenant dans ces montagnes, vous ne rencontrerez plus à votre grand regret, que ces résidus de rivière, leur lit est en conséquence en partie inutilisé. Ce n'est donc plus le temps où dix de ces torrents descendaient des hauts pour vous offrir le bruit de l'eau qui chante en des chutes innombrables. On est triste.



Ce qui était une vraie petite rivière, n'est plus désormais qu'un lamentable ruisseau !

Fermons les yeux, contentons-nous du peu qui reste, arrêtons-nous vers l'une ou l'autre de ces petites sources et profitons de nous y désaltérer. L'eau y est pure, avec ce léger goût minéral qui en fait une boisson presque divine, surtout quand la soif vous tourmente.

Près de la source un autre apport d'eau a créé un petit étang. On y voit des araignées d'eau par l'ombre qu'elles portent sur le liquide. On y vit des tritons que nous cherchons en vain aujourd'hui. D'autres insectes animent cette modeste gouille dont le fond est terreux.

Ayant épuisé les joies de la promenade, ayant oublié ces réflexions maussades, il est temps de remonter au hameau. C'est qu'une polenta faite au feu de bois nous attend ! Et il nous semble déjà en sentir la bonne odeur ! Le rouge ne sera lui non plus pas de trop.



Des montagnes que l'on pourrait presque croire volcaniques.